

A black and white photograph of Jimi Hendrix. He is shown from the chest up, looking down intently at a book he is holding in his hands. He is wearing a dark, textured jacket with a prominent rope-like detail on the shoulder. The background is a library with bookshelves filled with books. The lighting is dramatic, highlighting his face and the book.

JEANNE-MARTINE VACHER

**JIMI HENDRIX
VARIATIONS**

LE MOT ET LE RESTE

JEANNE-MARTINE VACHER

JIMI HENDRIX
VARIATIONS

LE MOT ET LE RESTE
2020

Pour Édith, mon amour qui ne lira jamais ce livre, mais accompagna son écriture, souriant à mes côtés tandis que je lui racontais la vie de Jimi, alors que la sienne s'éteignait en elle, jour après jour...

« La musique est magique. La magie, c'est la vie... »

Jimi Hendrix

Remerciements à Blandine Masson, Directrice de la fiction sur France Culture qui m'offrit sa confiance et me proposa d'imaginer un feuilleton radiophonique sur Jimi Hendrix me donnant ainsi l'impulsion première pour rêver et écrire sur lui...

Remerciements tout particuliers à Yazid Manou, l'ami fidèle, ce *mojo man* pour qui la vie sans Jimi serait une erreur...

Ma reconnaissance à Yves Jolivet pour sa confiance renouvelée et à toute l'équipe chaleureuse et efficace des éditions Le mot et le reste.

À LA FENÊTRE DU NOMBRIL

Il était une fois... Il n'y a pas à dire, ce « il était une fois » est une façon commode de commencer une histoire, une formule devenue magique à force d'avoir été répétée. « Il était une fois » et voici que ces mots, à peine prononcés, ouvrent sur un monde que l'on voudrait enchanteur. Mais ce qui suit n'est pas un conte, c'est un journal et un journal ne trace pas de trajectoires toutes balisées, il suit sa vie propre, emprunte des chemins parfois aussi imprévisibles que la vie même. J'entame donc ce journal avec la vaillance de l'innocent qui ignore tout encore de l'ampleur de sa tâche et qui contemple, sans trembler, l'infinité des trésors assemblés à seule fin de se lancer dans l'aventure. Documentation tout autant que gris-gris : papiers et cahiers empilés, accumulation précautionneuse de disques, livres, films, boîtes en carton, fils, appareils sonores de toutes natures et de toutes époques, du vieux magnétophone cassette au magnétophone numérique, une antique Stratocaster blanche posée bien droite telle une figure de proue indiquant la tonalité du voyage. Pour tracer un itinéraire, encore incertain, je n'ai qu'un guide, un seul : Jimi Hendrix en personne. Il est là qui m'entoure, présent dans ces images de lui que j'ai collées

partout. Innombrables, si diverses. À défaut de toujours le comprendre, il est devenu mon obsession, un drôle de compagnon que je ne cesse de contempler. D'ailleurs à l'instant où je parle, il me fait face et me dévisage intensément. Les sourcils froncés, l'air décidé et peu amène, il est tout vêtu de sombre, austérité juste pimentée par un boléro très court pareil à une veste de toréador dont j'ignore les couleurs puisque cette apparition s'affirme en un violent noir et blanc. Il est planté là, droit comme un lys d'ébène, sur ce qui semble être un rocher. Une main sur la hanche et l'autre tendue vers le ciel, il semble m'enjoindre de suivre la direction qu'il m'indique. Il ressemble à un jeune Apollon de pierre sculpté par Praxitèle dont on aurait perdu le bariolé des couleurs originelles et qui, traversant les temps, aurait conservé intacts l'ambiguïté de la silhouette et l'indéchiffrable du message. Son regard a quelque chose d'aussi hypnotique que les yeux de ces *gypsies* trouvés, retrouvés, chantés par lui avec une reconnaissance gémellaire. Il y a dans cette affiche presque grandeur nature un mélange de vie et de fixité qui laisse la pensée, la vie en déséquilibre. La vie justement, la sienne, il me faut la chercher ailleurs que dans les images. Ainsi, j'ai construit mes châteaux de sons en écho à ses impalpables châteaux de sable. De fait, ce qui fut l'essentiel de cette vie est face à moi, contenu dans un véritable mur du son, un mur tapissé de disques classés par chronologie de sortie. En tête d'étagère, il y a ceux qu'il enregistra de son vivant, des titres devenus légendaires et dont les noms seuls résonnent déjà, telles des musiques initiatiques : *Are You Experienced* 1967, *Axis: Bold As Love* 1967, *Electric Ladyland* 1968, *Band Of Gypsies* 1970... les quatre albums phares enrichis de deux compilations.

Après ceux-là, j'ai posé avec une application recueillie une grande étiquette évidemment pourpre sur laquelle s'inscrit en lettres majuscules le mot : POSTHUME. Derrière ce terrible vocable viennent plusieurs centaines d'albums qui forment une masse énorme, aussi énorme que la première partie était réduite. Par l'ampleur de l'espace occupé, on pourrait croire à l'œuvre d'un artiste mort centenaire. Ce mur de musique, même muet, est déjà la preuve éclatante que Jimi Hendrix, étoile trop filante, nous a laissé une œuvre.

Comment se mouvoir dans cette œuvre ? Tout pourrait commencer par le son de sa voix. Il était une fois sa voix : *If Six Was Nine...* Je l'écoute les yeux fermés... c'est comme s'il était là... l'intimité s'installe au-delà même du sens des mots, comme si Jimi et ceux du blues avaient fait leur cet art du *parlar cantando* cher à Monteverdi : faire surgir le sens des mots lové dans la richesse de leurs sonorités, dans leur musique même.

Jimi chante sa vie improbable. C'était dans la nuit du 9 mai 1967, sa vie justement était alors ouverte, sa gloire encore débutante, l'avenir était un mystère qu'on aurait dit contenu dans ce titre improvisé ce soir-là et qui s'offrait comme une énigme chiffrée. « If 6 Was 9 ». Si le six était neuf ? Sans doute avait-il bien ri à l'idée que beaucoup renifleraient d'abord dans ces chiffres entrelacés une odeur de sexe. C'est vrai, Jimi adorait le sexe, mais il aimait tout autant les mots et plus encore que les mots, parfois il préférait les chiffres. Ces chiffres inscrits au cœur même de toute musique, ces chiffres où se cache depuis toujours un labyrinthe de représentations. Il était né sous le signe du 9, « comme tous ceux qui accomplissent de grandes choses », disait-il. L'ironie de la vie même fut qu'elle le quitta après qu'il eut avalé précisément

neuf comprimés de Vesparax. Les chiffres, c'était sacré pour Jimi, et le sacré, il aimait ça, au point que ce neuf, collé au six, qu'il avait posé là, en guise de titre, pourrait être à lui seul le point de départ et l'aboutissement du récit de son existence : 27 novembre 1942 - 18 septembre 1970 = 27 années, 3 fois 9.

Cette puissance symbolique des chiffres, tous ses proches y ont été sensibles. Aujourd'hui encore, certains s'y adonnent avec la même conviction. Ainsi, Yazid Manou, l'amoureux fou, celui qui sait tout de Jimi, la source vive, une documentation en cœur et en chair, jamais las de l'aimé, jamais rassasié d'en parler, Yazid donc, à force de compter, ajouter, retrancher, à son tour, trouve des 9 ou des multiples de 9 partout dans la vie de Jimi ! Hier encore au téléphone il m'explique sans même reprendre son souffle :

Quand tu calcules et que tu recalculs, dans toute sa vie, y a du neuf ! Il est né le 27 novembre 1942 : $2 + 7 + 1 + 1 + 1 + 9 + 4 + 2 = 27 = 9$. J'ai même pas peur d'aller un peu plus loin, par extension t'arrives au 18, 8 et 1, ça fait 9, ok ? 18 octobre 1966 : Jimi, presque encore inconnu, fait la première partie de Johnny Halliday à l'Olympia, 18 juin 1967 : concert de Monterey, il devient une star mondiale en une nuit à Monterey. 18 août 1969 : c'est l'admirable aurore de Jimi à Woodstock, il devient une icône *Star-Spangled Banner* et jusqu'à ce foutu 18 septembre, ce damné 18 septembre 1970, jour de sa mort !

L'amour est un calculateur solitaire ! Même si je ne jurerais pas que tout cela nous amène quelque part, difficile de ne pas être troublée, n'est-ce pas ? D'une certaine façon, cela

a le mérite d'inventer une cohérence aux arcanes volatils de cette vie calcinée en un rien de temps. Et puis, après tout, le grand Bach ne mettait-il pas lui aussi une rhétorique chiffrée partout? Je suis sûre que Jimi, le Prince de Seattle, aurait adoré s'entretenir avec le Cantor de Leipzig. Si Hendrix à l'instar de Bach, ne composait pas « Pour la seule gloire de Dieu », il voulait tout de même édifier son Église de la Musique électrique! Alors, jouant à mon tour avec ces chiffres, je me demande à sa suite: que serait-il advenu de sa vie si le six avait été neuf? « If 6 Was 9 ». Qui saurait le dire? Ce qui est certain, c'est ce que lui-même proclamait et que j'écoute en boucle depuis des heures.

*Nobody knows what I'm talkin about
I've got my own life to live
I'm the one thats going have to die
When it's time for me to die
So let me live my life the way I want to
Yeah, sing on brother, play on drummer¹*

Personne ne sait de quoi je parle
J'ai ma propre vie à vivre
Je suis celui qui mourra
Quand il sera temps pour moi de mourir
Alors laissez-moi vivre ma vie comme je veux
Vas-y, chante, mon frère, et toi, le batteur, joue

« If 6 Was 9 »... se concentrer sur ce titre étrange, cette prophétie qui semble vouloir tout dire et n'est qu'une porte grande ouverte sur l'inconnu. Nul n'ignore que cette vie l'a quitté depuis longtemps, pourtant, au contact de sa voix, la réalité de sa présence est toujours aussi forte. Il n'a pas pris une ride et ses mystères sont intacts. Comment raconter une vie? Comment se défaire de cette question lancinante? Je tourne autour, cherche de l'aide et trouve une plume

compatissante en celle de Virginia Woolf qui s’y connaissait en biographie :

On dit : voilà ce qui est arrivé, mais sans dire vraiment à quoi ressemblait la personne à qui c’est arrivé. Il est si difficile de décrire un être humain².

Comment débusquer la vie et l’œuvre de Jimi Hendrix, comment les mettre à nu ? Comment venir à bout du poids de ces clichés qui font partie intégrante de sa légende ? Comment, moi, femme, déchiffrer cet homme ? Comment, moi, blanche, ressentir son noir ? Face à cette suite de questions, je ne possède qu’une fragile certitude : le partage de la seule chose qui nous soit résolument commune : la musique. S’engouffrer avec risques et périls au cœur même de sa musique et des mots qu’il y entrelaça pour faire un foutu voyage au plus profond. Buter encore sur d’autres énigmes, siennes et nôtres tout à la fois, et dont beaucoup ressemblent à sa formule énigmatique : « If 6 Was 9 »...

« If 6 Was 9 ». Jimi cogne d’abord avec sa guitare comme un rocker, répétitif, binaire, aidé de la batterie de Mitch. Ce qui est miraculeux, c’est que c’est féroce et tranquille à la fois. Ses mots se glissent entre les coups de cymbale pour nous asséner un peu de sa liberté. Le monde peut bien s’écrouler, les montagnes s’effondrer et le soleil s’arrêter de briller, lui, vivra à sa façon, car le reste, il n’en a rien à faire ! Quand Jimi se tait, les instruments prennent le relais et c’est au moment où nous sommes prêts à nous rendre qu’il jette un petit rire tendre et dévastateur à la fois. À peine avons-nous le temps de l’entendre qu’il a déjà filé vers un ailleurs sans nom. Alors les instruments déchargent leur partie et, au

milieu de toute cette musique qui nous laboure le corps et la tête, sa voix émerge à nouveau, moelleuse, ironique presque tendre. Lorsque nous sommes prêts à y succomber, pour nous achever, il nous murmure un truc à l'oreille et alors ça rit, ça grince, ça chante et ça parle avec la force intime, irrésistible du blues...

Lorsque son chant semble s'éteindre à nouveau, comme pour nous dérouter davantage, les instruments prennent le relais et tout se compose et se décompose en même temps. C'est une musique qui lui ressemble : toute en affirmation et en suspension, une musique où chaque élément de La Trinité infernale du rock, guitare-basse-batterie, impose la singularité de son rythme. Les trois se superposent pour faire un grand Tout. C'est ça qui tient le fil jusqu'au bout. Jimi continue sur sa guitare, ça gratte et ça s'envole en même temps. Comme si ça ne suffisait toujours pas, il s'empare soudain d'une flûte indienne à trois sous qu'il fait crisser comme une folle... cette flûte, on ne la perçoit pas vraiment, mais on la garde en soi comme une trace dynamique, comme un coup de fouet qui vous zèbre la peau. « La musique n'exprime pas le sentiment elle est sa trace dynamique », disait Bach. Cette petite flûte qui frôle sans cesse des abîmes non mesurés, peut-être est-elle la trace dynamique de la vie même de Jimi ? Est-elle la partition apocryphe de cet enfant encore à venir qu'il faisait apparaître dans cet étrange « Belly Button Window ». C'est l'histoire d'une drôle de naissance qu'il enregistra un mois à peine avant sa mort. « Belly Button Window », un blues, c'est juste un blues, une musique et un chant d'une extrême douceur pour interpréter un conte singulier qui n'avait rien de rose et tout du bleu de la nuit du blues. Jimi, depuis l'enfance, racontait de drôles d'histoires,

comme celle chantée là. Le chant d'un fœtus dans le ventre de sa mère qui fait face à tous les dangers et incertitudes du monde extérieur. Un fœtus qui se demande avec angoisse si on veut toujours de lui dehors...

*Well I'm up here in this womb
I'm lookin all around... hmm mm mm
Well I'm lookin out my belly button window
And I see a whole lot of frowns
And I'm wonderin' if they don't want me around*³

Je suis là dans cette matrice
Je regarde un peu partout... hmm mm mm
Je regarde par ma fenêtre-nombril
Je vois plein de mines revêches
Et je me demande s'ils veulent de moi alentour

Enregistrée en août 1970, cette solitude de l'enfant à naître, ce lamento placentaire face à l'adversité du monde et à l'incertitude du désir parental est une thématique d'autant plus déconcertante que ce titre n'apparut qu'après sa mort, sur son premier album posthume *The Cry Of Love*. Cet album avait été enregistré par son batteur Mitch Mitchell et des musiciens proches de lui, associés au très brillant ingénieur du son Eddie Kramer. Süßmayr avait achevé le *Requiem* de son maître Mozart après sa mort, de même tous les amis de Jimi s'étaient essayés à ce périlleux hommage posthume, portés par la volonté de rendre au mieux ce qu'il aurait souhaité s'il avait pu achever ces musiques inabouties, enregistrées juste avant sa disparition.

Dans ce blues, le seul effet sonore utilisé est la pédale Wah Wah qu'avec délicatesse Jimi fait gémir comme gémirait un nourrisson. Comme un signe magnétique qui le lierait pour toujours à l'enfance. Jimi cet enfant transcendé par lui-même en un « Voodoo Child » qui forge sa légende.

Oui, ce « Voodoo Child » dont Hendrix accouche par la voix est bien un enfant, mais pas n'importe lequel, c'est un môme qui enflamme la lune dès sa naissance, un petit gypsy qui tue sa mère à l'instant même où il naît. Un petit homme qui entend dominer le monde perché sur l'aile d'un aigle. Entre « Belly Button Window » et « Voodoo Child » il y a une continuité de destin. L'enfant à naître qui guettait l'hostilité du monde à travers la fenêtre du nombril de sa mère dans « Belly Button Window », devient un « Voodoo Child » qui décide enfin de sortir tout armé de la matrice maternelle pour se colleter avec rage à ce monde sans pitié. Et si le blues épuré de « Belly Button Window » accompagne la naissance du « Voodoo Child », il entame ensuite un long, très long parcours (plus de quinze minutes pour la version la plus longue⁴) comme si pour raconter l'histoire de l'enfant Jimi il fallait traverser toute l'histoire du blues et la métamorphoser à sa façon. Aller de l'épure à la saturation, de l'acoustique à l'électrique, du Jimi débutant qui se cache derrière un rideau pour chanter à celui qui s'expose, qui s'explode sur toutes les scènes rocks du monde. Mais là c'est une autre histoire, c'est la courte et incroyable histoire de Jimi Hendrix.

